



MEDECINS SANS FRONTIERES

8, rue Saint-Sabin 75011 Paris - France

Paris - Mars 90

Chers amis,

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous faire part de la peine et de la colère que nous éprouvons à la suite du drame qui endeuille tous les membres de Médecins Sans Frontières.

Depuis dix ans, nous avons une très importante mission au Soudan. Nous nous occupons des réfugiés d'Ethiopie et des populations victimes de la famine et de la guerre impitoyable qui fait rage dans le sud. Nous avons en permanence une soixantaine de personnes sur place. Leur tâche était lourde dans ce pays si démuné.

Comme dans la plupart de nos missions, nous exerçons nos activités dans un contexte dangereux et les médecins, infirmières et logisticiens étaient conscients des risques qu'ils couraient. Courir des risques ne veut pas dire s'exposer inutilement. Les responsables de cette équipe savaient d'ailleurs admirablement associer la sécurité à l'efficacité. C'est grâce à leur savoir-faire, à leur diplomatie et à leur courage qu'en plein coeur de la sauvagerie de la guerre, il a été possible de porter un peu de secours aux populations martyres.

Le 21 décembre 1989, alors qu'ils décollaient d'Aweil, petite bourgade du Sud-Soudan, dans l'intention de rejoindre la capitale Karthoum, deux jeunes Médecins Sans Frontières ont été tués. Ils ont été tués par une roquette tirée du sol. Pourtant, ils avaient obtenu l'autorisation de vol de chacun des belligérants et les couleurs de Médecins Sans Frontières étaient parfaitement reconnaissables sur leur bimoteur. Il n'y avait pas de leur part imprudence ou négligence. Il n'y avait ni bravade ni provocation. Ils étaient seulement là pour secourir indistinctement les victimes des deux bords. En abattant délibérément cet avion, les assassins ont tué Laurent Fernet, le logisticien, Jean-Paul Bescond, le médecin, Yvon Féliot, le pilote d'Aviation Sans Frontières et Frazer Ariyamba, le technicien soudanais du Programme Alimentaire Mondial des Nations Unies.

Cette tragédie est incontestablement le coup le plus dur de toute l'histoire de Médecins Sans Frontières. Nous l'avons accusé de plein fouet. C'est la première fois que des représentants de notre association sont la cible d'un attentat froidement prémédité. L'évidence s'impose à nous dans tout son paradoxe. Nos amis sont morts uniquement parce qu'ils étaient Médecins Sans Frontières. Ils sont morts parce qu'ils représentaient l'aide humanitaire, parce qu'ils étaient l'action secourable. On les a tués pour l'exemple. Qui l'a fait ? Au nom de quoi ? Pour prouver quoi ? On ne le sait pas, et je ne sais pas si on le saura jamais. Mais on l'a fait de sang froid et c'est un crime.

Médecins Sans Frontières tout entier a été ébranlé par cette catastrophe. Ne prenons-nous pas des risques exagérés en intervenant au milieu de ce chaos et de cette guerre ? Nous nous le sommes demandé, tandis que nous faisons rapatrier les corps de nos amis. Et nous avons décidé de retirer toutes nos équipes du Soudan. Cette décision fut difficile à prendre. La mise à l'abri de nos équipes a pris plus de trois mois et c'est seulement maintenant qu'il est possible de vous informer officiellement de cet attentat. Dans le même temps, nous avons consulté les autres missions qui opéraient dans des situations analogues, celle du Sri-Lanka et du Mozambique en particulier. Leurs réponses ont été claires et fermes, comme en témoigne ce télégramme reçu du Mozambique :

*De MSF Mozambique à l'attention de MSF Paris
Maputo, le 29 décembre 1989*

"Chers amis, nous avons nous aussi été atterrés par la tragique nouvelle. Nos conditions de travail ici, au Mozambique, sont proches de celles du Soudan.

A chaque fois que nous montons dans l'avion, nous ne pouvons nous empêcher de penser au destin de nos camarades.

Nous nous sommes réunis vendredi dernier afin de recueillir l'avis de chacun sur la poursuite ou l'interruption de notre travail qui repose sur l'utilisation de l'avion en zone de guerre. Tout le monde continue.

Cette décision ne doit pas être considérée comme de l'héroïsme ou comme de l'inconscience. C'est la réponse à la question : une vie en vaut-elle une autre ? Ici, la réponse est oui."

Si j'ai tenu à vous faire part de notre malheur, c'est que vous avez montré, en nous écrivant, ou en nous aidant par un don, que vous étiez d'accord avec nos actions, que vous nous souteniez, que vous faisiez partie de nos amis. Nous avons pensé que vous deviez être tenu au courant de cette catastrophe qui nous a beaucoup affecté et dont les médias ont peu parlé.

Il est vrai qu'au même moment, les événements survenus en Roumanie ont monopolisé l'attention des journalistes et demandé un effort considérable aux équipes de Médecins Sans Frontières.

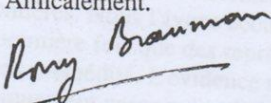
Maintenant, l'urgence est passée et nous prenons toute la mesure de notre immense chagrin : non seulement nous avons perdu à jamais nos camarades, mais là-bas, au Soudan, on va de nouveau mourir dans la solitude et l'indifférence.

En attendant le jour où nous retournerons là-bas, nous continuerons à apporter notre aide à ce malheureux pays, par tous les moyens possibles et tant que nous le pourrons. Voilà ce que je voulais vous dire.

Nous sommes tous, à Médecins Sans Frontières, sensibles à l'amitié que notre entourage nous témoigne.

Cette épreuve nous a marqués. Je vous demande, vous qui êtes de nos proches, de ne pas oublier.

Amicalement.



Docteur Rony BRAUMAN
Président